

## Prologue

**J**e cours dans les catacombes, le visage caché par la visière d'une casquette, et je passe devant les yeux vides de crânes anciens. Je suis légère et rapide dans mon jean, mais je me sens peu vêtue sans les lourdes jupes de soie et de brocart auxquelles je suis habituée. J'ai gardé mon corset : non pas parce que j'affectionne celui-ci particulièrement, mais parce que sans corset, mes entrailles sont comme de la gelée. Or, ce soir, j'ai besoin que mon épine dorsale soit parfaitement maintenue.

Je m'arrête sous le halo d'une lampe pour regarder le morceau de papier froissé que Lord Aaron m'a fait passer cet après-midi. Une fois de plus, je lis les mots écrits à la hâte et observe les repères qui m'entourent : autant que je peux en juger, je suis au bon endroit.

Il ne me reste plus qu'une chose à faire. Avec un bruit sourd, mon sac tombe sur le sol poussiéreux, et j'avance rapidement de trois pas. Je m'arrête, écarte légèrement les jambes et lève les bras. Je frissonne – de froid, de nervosité, de fatigue. Presque aussitôt, alors que j'aurais juré être seule, plusieurs mains palpent mon corps, et je ferme les yeux pour atténuer mon sentiment d'humiliation. Elles tâtent mes bras, mes jambes, l'intérieur de mes cuisses, le creux entre mes seins. Heureusement, l'épreuve est brève.

Mais une paire de mains s'arrête sur la structure de mon corset.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

D'abord, mon cerveau ne déchiffre pas les paroles de l'homme, jusqu'à ce que je comprenne que c'est du français.

Tous les lords et toutes les ladies de notre cour étudient cette langue – ils la parlent plus ou moins couramment –, mais cet accent brut d’autochtone est très différent. J’aurais dû m’y attendre. Après tout, j’ai fui une cour qui est presque un autre monde. Mais ce rappel me désarçonne. Je cherche une réponse convenable, en espérant que mon accent ne la rendra pas inintelligible.

— Ce n’est que... arrêtez !

Mais déjà, une silhouette sombre a soulevé mon T-shirt jusqu’à mes omoplates, et je sens que l’on tire doucement sur les lacets de mon sous-vêtement. Mon lourd corset tombe au sol, et tout mon ventre se met à trembler. Les deux douzaines de rubans de satin sectionnés net m’indiquent que la personne qui se tient derrière moi a un couteau aiguisé. Je baisse mon T-shirt, en espérant qu’on ne le tranchera pas aussi. Mais les doigts indiscrets effleurent simplement mon ventre mou, puis me laissent tranquille.

— Intéressante, dit une voix dans l’obscurité.

Il ne fait pas partie des nobles de Versailles-Sonoma, qui ne sont français qu’en hommage moqueur à une ère disparue. Il prononce d’autres mots, trop vite pour que j’arrive à suivre, mais je devine qu’il a donné un ordre. Aussitôt, des pieds agiles trottent autour de moi. Je distingue plusieurs silhouettes dans la faible lumière de la galerie souterraine, mais je ne peux pas voir leurs visages.

— Vous l’avez ? tonne la voix.

— Quoi donc, monsieur ? dis-je, tentant de paraître sûre de moi.

Dans un éclat de rire, il s’avance dans la lumière.

— Les fugitifs pensent toujours que je suis stupide. Ils mettent leur vie entre mes mains, mais ils me croient stupide.

Il est aussi vieux que mon père, et il porte une barbe broussailleuse qui, étrangement, ne lui donne pas un air négligé. Son manteau de cuir ressemble presque à une cape. Ses yeux

sont noirs, et il y a un mot tatoué sur son cou – mais l'éclairage est trop faible pour que je puisse le lire.

— *L'argent*, jeune fille. Vous avez l'argent ?

— Je ne crois pas que vous soyez stupide, dis-je, éprouvant le besoin irrationnel de me défendre. La... personne qui a organisé ce rendez-vous ne connaissait pas votre tarif actuel. Mais j'ai apporté...

Je sens quelque chose de froid contre mon cou quand j'avance vers mon sac : un canon d'arme à feu, indéniablement. Je me fige net.

— De l'argent... des bijoux... C'est tout ce que j'ai pu trouver.

Tais-toi ! *Cesse de bafouiller* ! Je me mords la lèvre et me force à me tenir droite, dans une parfaite pose de ballerine – bras sur les côtés, mais qui ne touchent pas mon corps. La posture est plus parlante que les mots, comme me l'a souvent répété mon professeur de danse.

— Je suis un homme juste, déclare mon interlocuteur quand l'homme armé lui lance mon sac à dos tout en maintenant le canon froid sur mon cou. Mon tarif est de cinq cent mille, et je ne prendrai dans votre sac que ce qui est nécessaire pour arriver à cette somme. Nous pouvons revendre le reste si vous voulez ; quel que soit l'endroit où vous irez, je suis sûr que vous aurez besoin d'argent.

Ce que j'ai volé suffira certainement.

— Je ne vous demande pas pourquoi, et vous ne me demandez pas comment. Pour cinq cent mille, on retire votre traceur, on brouille votre profil, et on vous crée une nouvelle identité, assortie d'un passeport.

Tout en parlant, il ouvre mon sac.

— Un nouveau visage ? Cent mille de plus et je vous fais passer sous le bistouri.

Je suppose qu'il ne me propose pas seulement une rhinoplastie comme celle que ma mère m'a imposée avant mon entrée dans le monde.

— Ce serait... peut-être nécessaire, dis-je.

Il y a une semaine, je n'étais personne. Aujourd'hui, j'ai l'un des visages les plus reconnaissables du monde.

— C'est moi qui en jugerai, décrète-t-il d'un ton bien trop détaché à mon goût.

Il tient à la main un collier en or orné de saphirs brillants. La plus grosse pièce. Peut-être suffira-t-elle.

Lord Aaron et moi avons... *pris* cette parure à une amie. À sa famille. C'est leur bien le plus précieux. La culpabilité me ronge, mais si cet homme peut me vendre ma liberté, ça en vaudra la peine.

Le Français étudie les saphirs, pour estimer leur valeur, je suppose. La surprise se peint sur ses traits, et se mue rapidement en colère.

— Où avez-vous eu ça ? tonne-t-il en brandissant le collier. Comment avez-vous fait pour pénétrer dans le château de Versailles ?

Je sens que si je ne répons pas honnêtement et immédiatement, il n'hésitera pas à ordonner à son homme de main de m'éliminer.

— Je ne suis pas entrée par effraction à Versailles. Je m'en suis échappée.

— Échappée ? Vous *venez* du château ?

Sans crier gare, il se précipite vers moi, m'arrache ma casquette et saisit mon menton entre ses doigts fermes. Il fait pivoter mon visage de chaque côté, scrutant mes traits sous le faible halo de lumière, et je laisse échapper un gémissement de douleur. Il serre les lèvres, observe mon corset au sol puis lui donne un coup de pied rageur.

— Vous êtes lasse de votre passé factice ? Prête à rejoindre le <sup>XXII</sup>e siècle ? Fatiguée de vivre dans votre château volé ? De porter nos bijoux volés ?

— Ils ne sont pas volés. Ils appartiennent à ma famille !

J'ai menti. Mon cœur cogne si fort que le son emplît mes oreilles.

— Ils appartiennent à la *France* ! fulmine l'homme en serrant mon menton de plus belle.

J'aurai des bleus demain – si je vis jusque-là.

— Tout comme notre château, notre pays et tout que ce vous nous avez pris ! Maudits Louies !

Lord Aaron et moi ne nous attendions pas à tomber sur un passeur avec des principes. Et nous n'avions certainement pas prévu qu'il serait patriote.

— Je vais les rapporter, dis-je.

Je suis en train de supplier, de paniquer, mais tant pis. Je n'ai pas le luxe de m'en soucier.

— Je trouverai autre chose. J'ai juste besoin d'un peu de temps.

Je ne peux imaginer ce que je pourrais apporter qui vaille un demi-million d'euros, mais il doit bien y avoir quelque chose...

L'homme jette mon sac à mes pieds et repose le collier dessus doucement, presque respectueusement.

— Bonne nuit, mademoiselle, dit-il, touchant le bord de son chapeau en guise de salut ironique avant de retourner à l'obscurité des catacombes. Je ne peux pas dire que ça a été un plaisir.

— Attendez !

Le désespoir perce dans ma voix.

— S'il vous plaît ! Laissez-moi vous apporter autre chose. Une chose qui vous conviendra. Vous avez dit cinq cent mille. Peut-être pourrais-je...

— C'était avant que je voie votre visage.

Je devine qu'il m'a tourné le dos même si je ne le distingue plus dans le noir.

— Je ne suis pas comme eux, dis-je d'une petite voix.

Jusqu'à la semaine dernière, je ne m'étais jamais demandé si ces mots étaient vrais ou non.

Il se fend d'un rire moqueur.

— Le fait que vous soyez une Louie n'est pas ce qui

m'inquiète. Je ne vous aime pas, vous et vos semblables ; je déteste quand mon contact m'envoie l'un de vous. Mais si vous étiez une autre Louie, je pourrais accepter cette mission, rien que pour me moquer de votre jeune monarque. Mais pas *vous*, mademoiselle Grayson. Pas vous.

Je ne peux étouffer un cri de surprise en entendant mon nom ; je ne suis toujours pas habituée à ma propre célébrité. Il revient vers moi, et je regrette qu'il ne soit pas resté dans l'obscurité quand ses yeux se posent sur moi, teintés de haine, mais aussi de désir.

— Vous pensiez que je ne saurais pas qui vous êtes ? Vous croyiez vraiment que tout citoyen raisonnablement informé de cette planète ne reconnaîtrait pas votre visage en une seconde ? Avec plus de caméras dans ce monde que de paires d'yeux humains, il est assez difficile de faire disparaître un quidam. Mais vous ? C'est beaucoup trop risqué.

— Je trouverai l'argent. Je suis sûre que...

— Impossible, coupe-t-il, semblant davantage se parler à lui-même qu'à moi. Même pour un million d'euros. Ou deux millions. La seule chirurgie esthétique coûterait...

J'ai déjà entendu des hommes d'affaires parler ainsi. Il a beau me haïr, il aime davantage l'argent. L'argent, et le goût du défi. Je me prends à espérer.

— Cinq millions. En euros, précise-t-il.

Et mon espoir vole en éclats. En cinq millions d'éclats.

— Pas ces crédits que vous utilisez comme s'ils valaient quelque chose, ironise-t-il en roulant des yeux. Système monétaire absurde.

— Si je vous apporte cinq millions d'euros, vous accepterez la mission ?

Je n'ai aucun moyen d'avoir cette somme, même si j'ai encore plusieurs mois pour la réunir. Mais il faut que je sache, malgré tout.

Il m'étudie, et je dois mobiliser toutes mes forces pour soutenir son regard sans trembler.

— Je peux réussir. Même avec vous. Si vous pensez *vraiment* que votre misérable existence vaut cinq millions d’euros, alors, oui, j’accepterai la mission.

Il hausse les épaules.

— Mais cette promesse ne m’engage à rien, puisque personne à Sonoma ne laisserait un citoyen – même votre noble personne – mettre la main sur autant d’argent réel.

— Comment puis-je vous contacter ?

Il s’esclaffe. Puis il pointe un doigt long et fin vers le plafond au-dessus de moi. Je lève les yeux, mais le bruit d’une ampoule qui éclate frappe mes tympan, et les tunnels se retrouvent plongés dans une obscurité totale. De fins morceaux de verre tombent en pluie sur moi, et je me jette à terre, les mains sur la tête.

— Retournez à Versailles, Votre Majesté.

La voix de l’homme résonne dans le noir, semblant venir de toutes les directions à la fois.

— Vous ne trouverez aucune aide à Paris ce soir.





PREMIÈRE PARTIE

---

**LE PRIX  
DE LA LIBERTÉ**



*Deux mois plus tard*

— **D**anica !  
 Je n'ai pas reconnu la voix qui a murmuré mon prénom, mais les rires de Molli la trahissent avant que sa haute coiffure pompadour puisse avoir cet honneur. Ce qui est un exploit – Dieu merci, elle n'arbore pas de plumes dans ses cheveux ce soir. Après avoir jeté un rapide regard dans le couloir, je la rejoins dans une petite alcôve, derrière une paire de lourds rideaux damassés. Lord Aaron et Lady Mei y sont déjà, penchés à une grande fenêtre et partageant une cigarette. Quelqu'un a piraté M.A.R.I.E. L'œuvre de Lord Aaron, sans nul doute.

— Faites attention, dis-je.

La mise en garde s'est échappée de mes lèvres avant que j'aie eu le temps de la retenir. Alors j'ajoute, d'un ton embarrassé :

— À cause de l'odeur.

Même si cela ne fait que deux mois, j'ai l'impression d'avoir pris dix ans depuis ma tentative de fuite avortée, et cela commence à s'entendre. J'ai dix-sept ans mais je parle comme si j'en avais presque trente.

— Dieu ait pitié de nous si nous abîmons les précieuses fresques de Sa Majesté, ironise Lord Aaron.

Son expression n'est pas aussi amusée que sa voix, et il me jette un bref regard avant de cligner des yeux, chassant ainsi toute trace de notre secret.

— Penchez-vous bien à l'extérieur, conseille Lady Mei.

Elle me passe la cigarette roulée à la main et écarte ses jupes pour que je puisse me pencher autant que mon corset rigide et mes larges jupons me le permettent.

Je tire une longue bouffée, et cela me calme. Mais je me demande si l'air du soir n'aurait pas eu le même effet. Il a le goût de la liberté, cette douceur si rare.

— Passe-la-moi, dit Molli, me donnant un coup de coude et prenant avec précaution la cigarette entre ses doigts. Il ne reste qu'une ou deux bouffées.

— *Passez-la-moi, Votre Grâce*, rectifie Lady Mei. Nous ne devons pas oublier en présence de qui nous sommes.

Je me force à sourire devant son enthousiasme, même si, en vérité, je préférerais oublier mon statut. Ce n'est pas une chose que je confierais à Lady Mei ; bien que j'apprecie sa compagnie, c'est une incorrigible commère. Heureusement que Lord Aaron et moi avons pu remettre en place ses bijoux de famille inestimables le lendemain du vol, sinon toute la cour aurait été au courant.

En m'écartant de la fenêtre, je heurte la poitrine de Lord Aaron.

— Doucement, me murmure-t-il à l'oreille, ses mains encerclant mes bras de manière protectrice.

— Je suppose que rien ne peut prendre feu en bas, non ? s'inquiète Molli, observant le sol sous la fenêtre.

— Si c'est le cas, M.A.R.I.E. s'en occupera, répond Lady Mei, expirant une longue traînée de fumée avant de rentrer la tête à l'intérieur.

M.A.R.I.E. signifie Mainframe for Autonomous Robotic Intelligence Enhancement – système central pour l'amélioration de l'intelligence robotique autonome. C'est le système nerveux du château de Versailles. Elle gère les corvées ingrates, surveille tout le complexe, et contrôle chaque robot, depuis ceux qui tondent la pelouse jusqu'à ceux qui m'aident à m'habiller. Vraisemblablement, elle éteindrait aussi les débuts d'incendie.

— Dépêchons, nous presse Mei. Le système va passer outre le piratage de Lord Aaron d'une seconde à l'autre.

Évidemment, à peine quelques secondes plus tard, la fenêtre se ferme avec un clic de défiance. Une lumière bleue indignée clignote sur la serrure, comme pour nous réprimander, mais bientôt, le dispositif anachronique s'éteint, et notre petit groupe éclate de rire.

— Je ne sais pas pourquoi vous ne pouvez pas simplement fumer dehors avant de vous habiller, dis-je, essuyant mes larmes de rire tandis que nous retournons dans le couloir.

— Parce que s'habiller prend au moins une heure, repartit Lady Mei.

Elle rejette une boucle d'un noir de jais sur son épaule et met ses mains sous son décolleté presque inexistant, le remontant sans grand résultat.

— Certaines d'entre nous ont besoin d'un peu plus de temps que d'autres, ajoute-t-elle en lançant un regard vers mon décolleté assez généreux.

Elle n'a pas tort : les robes de la mode baroque ne flattent pas vraiment sa silhouette. Mais les modes de Versailles-Sonoma, puisées dans de vrais livres d'histoire, sont aussi rigides que les corsets que nous portons toutes.

En tout cas, elle tire le meilleur parti de ses atouts. Au naturel, Lady Mei pourrait être décrite comme *quelconque*, mais elle a un don pour le maquillage et la couture, et ceux qui la verraient en robe de soirée ne la reconnaîtraient pas le visage nu, en simple chemise longue. Elle accorde à ses talents bien trop peu de crédit ; son maquillage expert rehausse ses traits chinois délicats au maximum. De plus, elle est la fille d'un marquis fortuné – elle ne manquera donc jamais de faveurs ni d'admirateurs. Ni même de prétendants, quand le temps sera venu.

On ne peut pas en dire autant de Molli Percy, qui ne possède ni titre ni héritage. Mais elle est délicieuse et si incroyablement attirante, avec ses cheveux blond miel et sa silhouette

douce et pulpeuse, que tous les gens tombent amoureux d'elle malgré eux. Cela pourrait suffire pour qu'elle fasse un jour un bon mariage. Et elle est la meilleure amie qui soit.

— Suis-je présentable, Lord Aaron ? demande Molli, faisant un tour sur elle-même après avoir fini de remettre ses jupes en place.

— Presque.

Lord Aaron lisse un pli de sa cape pèlerine, redresse une rangée de fausses perles dans sa coiffure puis fait un pas en arrière.

— Voilà, vous êtes superbe.

— Merci, dit Molli, dépliant son éventail et l'agitant sous son nez.

— Et moi ? demande Lord Aaron, tournant à son tour sur lui-même et faisant voler les pans de la veste de velours argent et crème qui rehausse sa magnifique peau d'ébène et ses longues boucles noires.

— Comme si vous aviez besoin de mon aide ! rétorque Molli d'un ton taquin.

En effet, Lord Aaron est toujours impeccable.

— Allons-y, dit Molli.

— Le faut-il ? dis-je en même temps que Lord Aaron, et nous nous tournons l'un vers l'autre, surpris.

Molli et Lady Mei éclatent de rire tandis que Lord Aaron et moi sourions. Nous plaisantions – bien sûr que nous plaisantions.

— Partez devant, dis-je. Vous savez que Sa Majesté préfère que j'arrive seule. Et puis, j'ajoute en tapotant l'épaule de Lord Aaron, vous n'avez que deux bras. J'aurais l'air tristement négligée.

— Hélas, répond Lord Aaron d'un air amusé, même si j'ai demandé à la fois au Seigneur et au département de la recherche médicale de m'en donner d'autres, il est vrai que je ne possède pour l'instant que deux bras. Et deux mains, conclut-il en donnant une tape sur le postérieur de Lady Mei.

Lady Mei pousse un petit cri mais accepte de prendre son bras.

— Tu nous rejoins bientôt ? me demande Molli.

— Dans quelques minutes.

Je regarde mes amis traverser le Salon d'Hercule pour se rendre à la soirée.

Je songe à retourner dans mes appartements et à m'enfermer dans ma chambre avec un livre. Mais ma mère serait tout à fait capable de venir me chercher et de me ramener de force, en me pinçant l'oreille comme si j'étais une enfant désobéissante. C'est précisément ainsi qu'elle me voit.

Au bout d'un quart d'heure, je ne peux plus reporter l'inévitable plus longtemps. Alors j'observe ma robe de satin et ma posture dans les nombreux miroirs du couloir, puis je me présente à l'entrée du Salon de l'Abondance.

*Abondance d'invités, en l'occurrence.*

Devant moi se trouvent trois couples. Les uns après les autres, ils tendent une carte indiquant leur nom et leur titre au crieur, qui les lit en hurlant.

Vient mon tour. Je n'ai pas besoin d'une carte. Je me tiens simplement là, encadrée par les rideaux de velours carmin, en attendant d'être annoncée.

— Sa Grâce, fiancée du roi, Danica Grayson !

Le héraut crie mon titre de toutes ses forces, ce qui, comme toujours, me semble ridicule : ceux qui auraient vécu sous un rocher jusqu'ici et qui ignoreraient qui je suis n'auraient qu'à me regarder, ou accéder au flux local par leur Lentille, pour voir mon profil public. Aucune crainte d'oublier les noms à la cour lorsque l'on a une Lentille connectée au réseau – une des astuces les plus utiles de M.A.R.I.E. Plus utile que sa propension à fermer les fenêtres ou à éteindre les départs de feu, en tout cas.

Toutefois, l'annonce du héraut permet aux gens en vue de la cour de se détourner et d'éviter le contact visuel avec ceux qu'ils n'ont pas envie de connaître. Utile également.

Hélas, je me trouve rarement dans la catégorie de ceux qu'on ignore. Une lady, jeune, inconnue, devenue fiancée du roi du jour au lendemain, et qui s'est élevée bien au-dessus de son rang sans explication d'aucune sorte : du scandale, de la perversion, et du mystère emballés dans du satin. Des « Votre Grâce » s'élèvent tandis que les révérences forment une ondulation à travers la salle, comme si j'étais un galet offensant à la surface d'un étang immobile.

On s'adresse à moi en disant « Votre Grâce », pourtant, je ne suis pas duchesse. Depuis mes fiançailles avec le roi, les citoyens de Versailles-Sonoma m'ont accordé ce titre honorifique – Votre Grâce – pour cacher le fait que, de naissance, je ne suis personne. Du moins à la cour, où la richesse et les titres veulent tout dire. En être dépourvue et être tout de même fiancée au roi ? Ce faux titre semble les consoler. Moi, il me désole.

La soirée bat son plein. Des robots – habillés de la traditionnelle livrée rouge et or du XVII<sup>e</sup> siècle – portant des plateaux de champagne et de canapés circulent entre les robes de soie et de satin, et les chaussures ornées de pierreries. Des parfums délicieux flottent comme des nuages, s'infiltrant jusque dans les moindres recoins. Les notes d'une musique orchestrale s'échappent de haut-parleurs dissimulés, et la lumière des chandelles est éblouissante. Durant deux ans, après mon entrée officielle dans le monde, cette atmosphère de fête a été le paradis pour moi, et encore maintenant, toute cette élégance me donne envie de rejoindre mes pairs, de boire et de danser pour oublier ce qu'est devenue ma vie.

Les salons ressemblent à une ruche mais, contrairement aux insectes, les abeilles ici se rassemblent autour de leur roi plutôt que de leur reine. L'agitation constante autour de mon fiancé, le roi, m'aide beaucoup : il me suffit d'un coup d'œil pour savoir quelle partie des salons éviter. Malgré tout, alors que je repère le cœur de la fête, Sa Majesté capte mon regard et me fait clairement comprendre qu'elle souhaite me parler.



Je saisis une flûte de champagne sur le plateau d'un robot serveur gyroscopique, puis m'empresse de prendre la direction opposée.

Mais je ne vais pas très loin. La pression de la foule est étouffante, et j'avance à la vitesse approximative d'un mètre par minute. Peut-être moins.

Le roi m'attendait.

S'il était malin, et raisonnable, il aurait simplement fait en sorte que M.A.R.I.E. nous prévoie un rendez-vous dans ses appartements privés. Mais non, il préfère me piéger en public. Maudit soit-il ! Vraiment, j'ignore pourquoi je continue à attendre un certain degré de décence humaine de sa part.

J'étouffe ma panique quand je sens une présence à ma gauche. *Ne te retourne pas.*

— Je commençais à croire que tu ne viendrais pas, dit Molli en enroulant son bras autour du mien.

Je remercie toutes les divinités de l'univers connu – et de l'univers inconnu, pour faire bonne mesure. J'attire Molli contre moi, et je me sens déjà mieux. Malgré tout, je continue obstinément à avancer.

— Sa Majesté n'a d'yeux que pour toi, ce soir.

— Je préférerais qu'elle reporte son attention sur n'importe qui d'autre, et tu le sais, dis-je sans me départir du demi-sourire affecté que j'emploie pour détourner l'attention.

— Moi, oui, mais va donc expliquer ça à Lady Cynthea, répond-elle, inclinant subtilement la tête vers une jeune lady grande et élégante en robe de brocart, dont les bijoux, sûrement vrais, étincellent.

Je réprime un sourire à la mention de la maîtresse de Sa Majesté – peut-être *maîtresse* n'est-il pas le terme adéquat. Même *petite amie* semble incongru quand le petit ami est fiancé à une autre. Je suppose que, techniquement, elle est simplement la partenaire sexuelle de mon *fiancé*.

— On dirait que c'est elle la reine, à la façon dont elle tient cour, remarque Molli d'une voix pleine de dédain.

La cour est essentiellement partagée en deux camps : d'un côté, ceux qui soutiennent la reine que le roi a choisie – moi –, et de l'autre, ceux qui pensent encore que Lady Cyn, d'ascendance parfaite, est plus digne du trône.

Et, en effet, avec la douzaine de membres de la haute noblesse rassemblée en demi-cercle autour d'elle, Lady Cyn a l'air d'être la vraie reine entourée de sa cour. Comme si elle avait entendu notre conversation, elle tourne son profil élégant vers nous. Puis elle murmure quelque chose derrière son éventail à une autre jeune femme et change de position, pour nous tourner le dos. Elle ne me snobe pas totalement – elle n'ose pas aller jusqu'à un tel rejet social – mais c'est néanmoins une insulte.

Cela m'est égal.

Autrefois, cela me touchait. Après mon entrée dans le monde, lorsque ma mère a montré de manière trop ostensible qu'elle comptait me faire défiler devant le roi comme un beau morceau de viande, Lady Cyn a été prompte à m'informer que je n'étais pas la bienvenue sur son territoire. N'ayant que quelques semaines d'écart et leurs mères respectives étant amies, Lady Cyn et le roi étaient considérés par la cour – de manière officieuse, bien sûr – comme de futurs fiancés.

Je sens encore la piqûre de son gant de satin sur mon visage quand elle m'a acculée, il y a un an, flanquée de plusieurs complices bien nées en robes de soie. Cela aurait dû être une simple insulte – un geste archaïque et presque insignifiant... si Lady Cyn n'avait pas décidé de glisser plusieurs bagues imposantes à l'intérieur du gant...

— Vous n'êtes qu'une arriviste sournoise, et vous cesserez vos manigances si vous savez où est votre intérêt, m'avait-elle glissé à l'oreille tandis que je tenais ma joue en feu.

J'aurais aimé lui rétorquer que je n'avais aucune vue sur son précieux petit ami. Bien sûr, toutes les débutantes naïves

de la tranche d'âge du roi ont sans doute vainement espéré un jour faire un mariage royal. Et je ne peux pas dire que j'étais un tant soit peu différente. Mais je n'ai jamais eu beaucoup de tendresse pour notre jeune monarque arrogant.

Ce qui a provoqué la colère de Lady Cyn, ce n'était pas *ma* détermination, mais celle de ma mère. Grâce à ses manipulations et à ses pots-de-vin, je me suis souvent retrouvée assise à côté du roi lors de dîners, j'ai partagé sa loge dans le théâtre du château, j'ai vu son nom inscrit dans mon carnet de bal.

Résultat : j'évitais les couloirs vides chaque fois que c'était humainement possible.

Quand mes fiançailles ont été annoncées de manière publique, il y a deux mois, la haine que Lady Cyn éprouvait déjà à mon égard s'est décuplée.

Je me détourne de la petite amie cachée de mon futur époux et je continue à avancer.

Je demande :

— Où sont Lady Mei et Lord Aaron ?

Molli vient rarement seule à ces réunions. Son statut social n'est pas assez élevé pour qu'elle puisse se faire remarquer sans amis titrés. Autrefois, nous étions souvent ensemble – un duo de roturières insignifiantes. À présent, je suis contente de lui faire profiter de mon ascension et de mon prestige non désirés.

Molli déplie son éventail et l'agite devant son visage. M.A.R.I.E. veille à ce que la température du château soit toujours parfaite, mais l'accessoire de Molli lui permet de cacher ses paroles aux observateurs indiscrets dont la Lentille est équipée d'un programme de lecture sur les lèvres. De telles applications sont en théorie interdites, ce qui signifie que tout le monde les utilise.

— Lady Mei et sa sœur ont dû rejoindre leurs parents pour passer un moment en famille.

— J'imagine qu'elles sont ravies, dis-je, à moitié amusée. Le marquis et Lady Zhào aiment pourtant faire parader

leurs deux filles devant les jeunes nobles en âge de prendre femme. Il faudra encore au moins cinq ans pour que l'une ou l'autre soit bonne à marier, mais la chance favorise ceux qui sont préparés, et les fiançailles peuvent être assez longues.

— Lord Aaron s'est éclipsé il y a quelques minutes, poursuit Molli. Il est particulièrement déprimé ce soir. Il tente de le cacher, mais je le connais depuis l'enfance.

J'ai moi-même perçu son humeur maussade, mais j'avais du mal à me l'expliquer. Je ne le connais pas depuis aussi longtemps que Molli puisque voici seulement quatre ans que je vis au château, et Lord Aaron a une tendance à la mélancolie, de toute façon. J'ai du mal à faire la distinction entre ses crises d'angoisse existentielle passagères et une vraie détresse. Dans ces moments-là, je suis toujours reconnaissante à Molli de m'éclairer.

Un éventail à plumes – d'un vert citron aussi désagréable que le rire sonore de sa propriétaire – attire mon attention.

— Je suppose que ça a quelque chose à voir avec son humeur.

Je fais un signe de tête subtil, non pas en direction de la jeune femme, mais du beau et grand jeune homme qui se tient à côté d'elle.

— C'est vraiment dommage, commente Molli en l'observant par-dessus son éventail. Sir Spencer et Lord Aaron vont si bien ensemble qu'on dirait qu'ils ont été faits l'un pour l'autre.

— Tu imagines ? je murmure. Les cheveux dorés de Sir Spencer avec la peau foncée de Lord Aaron. Ils formeraient un couple splendide.

— Si seulement ils ne faisaient pas tant de manières ! C'est loin d'être un mariage d'amour, même pour elle. Et puis, tout le monde à la cour est infidèle.

C'est si vrai que je n'ai même pas besoin d'approuver à voix haute.

— Son père est si vieux jeu, déplore-t-elle.

Lady Julianna, la femme à l'horrible éventail, est la jeune héritière du duché de Tremain. L'homme bien plus élégant à côté d'elle est l'honorable Sir Spencer Harrisford. Américain de naissance, Sir Spencer a hérité de son titre et de ses actions quand ses parents, tous deux cadres supérieurs de Sonoma en Amérique, ont été tués dans un accident de train. Le duc Tremain l'a fait venir à Versailles-Sonoma et l'a marié quelques semaines plus tard, le soir de son dix-huitième anniversaire, à Lady Julianna. Non pas suite à un coup de foudre entre elle et Sir Spencer, mais parce que Sir Spencer était très docile, étant donné son état émotionnel fragile, et parce que le duc avait un motif caché. Il en a toujours un, si l'on en croit la rumeur.

C'est une malchance exceptionnelle que Sir Spencer et Lord Aaron soient tombés instantanément et follement amoureux le jour du mariage. Malheureusement, puisque c'est le père de Lady Tremain qui tient fermement les cordons de la bourse, Sir Spencer ne peut pas se permettre une liaison. Pour l'instant.

— S'ils avaient une aventure, ils nous rendraient service, lance Molli.

Je me tourne vers elle, abasourdie.

— Comment ça ?

Elle écarquille les yeux.

— Parce que leurs regards brûlants risquent de mettre le feu aux rideaux.

Son humour pince-sans-rire parvient à me détendre, et je me fends d'un petit rire.

— Elle est tellement vulgaire, reprend-elle avec sérieux.

Molli n'a aucun statut en dehors de sa délicieuse personnalité, mais elle fait plus d'efforts que tous les gens de la cour. Certainement plus que moi. Voir quelqu'un comme Lady Julianna, si gauche et sans goût, totalement dépourvu d'élégance ou de subtilité malgré sa richesse et son éducation,

posséder tous les avantages sans en avoir mérité aucun, ressemble assez à une insulte personnelle.

Je trouve la récente mode des mariages entre très jeunes gens – mon mariage imminent compris – plus problématique que toute situation difficile individuelle. Être fiancée n'est pas ce que je voulais ou attendais de ma dix-septième année... et dix-huit ans, ce n'est pas beaucoup plus vieux.

Je me rends compte trop tard que, distraite, je n'ai pas avancé assez vite. Quand je sens une présence derrière moi, je suis certaine, cette fois, que ce n'est pas un visage amical que je vais découvrir.